
Article : Inauguration de la statue de Lakanal à Foix, de La Revue bleue.

Numéro d'inventaire : 1979.37824

Auteur(s) : Paul Janet

Type de document : article

Éditeur : La Revue bleue (Paris)

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1882 (restituée)

Description : Page de revue.

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 202 mm

Notes : Pages 473 à 477 de La Revue bleue. (la page 473 porte, écrit au crayon "Revue bleue, 1882").

Mots-clés : Inaugurations

Filière : aucune

Niveau : aucun

Nom de la commune : Foix

Nom du département : Ariège

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 5

Lieux : Ariège, Foix

Ou bien :

« La cloche gazouille dans l'air avec plus de douceur quand le son commence à s'éteindre et qu'un autre coup soulève une vague nouvelle dans l'élément qui le porte. »

Ou bien encore :

« Je l'avais évité, méconnu ; il le savait, il ne m'aimait pas ; il ne le pouvait. »

IV.

Dans cette dernière phrase, c'est de Byron que Landor parle. Les deux hommes étaient antipathiques l'un à l'autre. Landor n'aimait point les affectations de Byron et son étalage de vices ; Byron appelait Landor « un Béotien à la grande bouche » et ne le désignait que par son nom de Savage, qui veut dire sauvage en anglais. Entre Thomas Carlyle et Landor, la sympathie était plus grande. Quoique le premier fût chrétien et Saxon ; le second, païen et Grec, ils avaient des traits communs de caractère. Chez Carlyle, il y a plus d'*humour* ; chez Landor, plus de grandeur sereine ; mais tous deux ont la passion, la force, l'originalité au degré le plus élevé auquel des écrivains puissent l'avoir. Tous deux, pour être de médiocres philosophes, n'en sont pas moins des esprits solides et massifs, de ces esprits qui posent ou raffermissent les assises de l'art littéraire. Aussi se rendaient-ils justice l'un à l'autre. Un jour que Landor, presque nonagénaire, avait publié un dialogue entre Alfieri et Metastase dans le *Fraser's Magazine*, Carlyle écrivait à un de ses amis : « Pensez-vous que le vieux grand païen ait écrit cela maintenant, à son âge ? On croirait entendre le son des épées romaines sur les casques des barbares. L'indomptable vieux Romain ! » Landor, de son côté, estimait Carlyle pour la sincérité de sa pensée. D'ailleurs, ils étaient tous deux des tempéraments d'artistes, des adorateurs de héros, des hommes d'un autre siècle, et bien exclusivement des littérateurs. C'est à ce point de vue seul qu'ils auront rendu des services au monde. Landor, qui n'a pas eu, comme Thomas Carlyle, le bénéfice de la popularité et, partant, n'a point fait directement son œuvre, mais qui a agi sur son siècle à travers les *dilettanti* de la littérature, n'en a que plus utilement peut-être travaillé au relèvement du goût et du style en Angleterre. Il en est de toutes les branches de l'activité humaine comme de la politique : les influences cachées sont les influences déterminantes ; et l'influence littéraire de Landor, pour n'avoir point paru d'abord d'une manière très visible, n'en a pas moins été et n'en a pas moins mérité d'être étendue et durable.

LÉO QUESNEL.

INAUGURATION DE LA STATUE DE LAKANAL

A FOIX (1)

M. PAUL JANET

(de l'Académie des sciences morales et politiques).

Messieurs,

Oratorien et professeur de philosophie avant 1789, conventionnel mêlé aux actes les plus terribles de son temps, modéré cependant et compromis au 31 Mai, organisateur de toutes les grandes institutions scientifiques et pédagogiques de la Révolution, commissaire du Directoire près de l'armée du Rhin, destitué par le 18 Brumaire, membre de la première Académie des sciences morales et politiques, que devait supprimer bientôt le Consulat, professeur de l'Université impériale, plus tard s'exilant volontairement lui-même en 1815, colon et pionnier en Amérique, puis président de l'Université de la Louisiane, rentré en 1837 pour finir doucement et fièrement ses jours après avoir retrouvé dans notre Académie reconstruite la place à laquelle lui donnait droit sa participation à l'ancienne : telle a été, messieurs, la vie remplie, aventureuse, utile et généreuse de celui dont vous inaugurez aujourd'hui la statue, de Lakanal, que viennent saluer ici les représentants des grands corps qu'il a contribué à fonder : l'Université, le Muséum, le Bureau des longitudes, l'Institut.

Dans cette vie si longue et si pleine de vicissitudes, Lakanal a eu deux passions immuables et indomptables : la république et les lumières. Il aima la république avec ardeur et avec fidélité ; il la servit énergiquement ; quand elle succomba sous le pouvoir absolu, il reprit, pauvre et oublié, les fonctions modestes de professeur, tandis que quelques-uns de ses collègues de la Convention, bien plus violents que lui, se consolaient dans les honneurs et les richesses de la perte de la liberté ; quand la vieille royauté fut ramenée par les événements, il n'attendit pas l'exil, et il alla retrouver en Amérique cette forme républicaine à laquelle il avait donné son cœur ; plus tard, sous un gouvernement meilleur et plus rapproché de ses croyances, il revint en France, trop vieux alors pour penser à autre chose qu'à bien mourir, mais déclarant encore à M. Carnot, deux jours avant sa mort, qu'il ne regrettait rien, qu'il ne désavouait rien, et que, s'il avait à recommencer, il agirait encore de la même manière.

La seconde passion de Lakanal a été pour les lettres et pour les sciences, et il n'y a pas eu une seule mesure de la Convention en faveur des unes et des autres dont il n'ait été ou l'inspirateur, ou l'auteur, ou enfin le coopérateur. La fondation du Muséum, de l'École des langues orientales, de l'Institut, du Bureau des longitudes, de l'École normale, la

(1) Hier, à Bourg-la-Reine, a été posée la première pierre du lycée Lakanal (internat des champs) en présence du ministre de l'instruction publique et du vice-recteur de l'Académie de Paris.

Revue bleue, 1882